

Pédagogie et Enseignement

Etudes sur Louis Guilloux

Par Ahmed Ouid Gaouad

Département de Langue et Littérature Françaises

I Enseignement de la Dérision et Dérision de l'Enseignement

II Pensée et vérité

Verité et Enseignement

Enseignement et Dérision

De la Dérision comme méthode d'apprentissage.

I. ENSEIGNEMENT DE LA DERISION ET DERISION DE L'ENSEIGNEMENT

«...) T y apprendras surtout que les hommes expliquent leurs conneries aussi sérieusement qu'ils les préparent» (1).

Chez Louis Guilloux, la critique des institutions sociales et des faits humains est très souvent faite à travers le prisme (déformant ?) de la dérision.

Le thème de l'enseignement et de la pédagogie n'échappe pas à cette loi ; c'est ce qui fait que nous trouverons toujours indissociablement liés l'enseignement et la dérision.

Guilloux part d'une approche philosophique du problème de l'enseignement qui fait apparaître la dérision d'une entreprise qui se fixe pour objectif d'ordonner le monde et d'en tirer un savoir stable et durable alors même que le monde est instable et se prête difficilement à un tel jeu ; la dérision de qui essaie d'enfermer dans le discours et de transmettre par le mot l'histoire, alors même que celle-ci est non seulement aveugle mais encore insensible aux tentatives, forcément dérisoires, des hommes de la saisir par le verbe.

postulât que l'homme est perfectible, son intelligence et sa sagesse ne demandant qu'à être catalysées pour lui permettre de faire des conquêtes positives sur lui-même et sur le monde ; pour lui permettre de s'humaniser et d'humaniser le monde grâce à la pensée. Teille semble donc être la justification de tout acte d'enseigner et de toute pédagogie. Or chez Cripure, le mot «pédagogie» recouvre, comme le mot «philosophie», une grande mascarade, un grand «complot».

Comme pour le mot «philosophie», le mot «pédagogique» est synonyme de «banalités» auxquelles on se «borne» quand on n'a rien à faire et surtout quand on n'a rien à dire, c'est-à-dire lorsqu'on veut masquer ses carences et/ou son mensonge.

«(...) Il aurait fort bien pu se borner aux banalités nécessaires, rester dans les généralités pédagogiques, blaguologiques, comme il disait (...)» (1).

Alors que tout le monde semble respecter et craindre ce monstre froid et sévère qu'est l'école - sans trop savoir pourquoi d'ailleurs -, Cripure seul en fait le procès. Un procès lui aussi froid et sévère, qui emploie l'arme de la Dérision. Tout y passe: les élèves, «pauvres gosses volés, dupés scandaleusement» (1) et «assassins» à la fois ; les enseignants, «avec leurs serviettes bourrées (seulement ?) de déclinaisons», les proviseurs, les censeurs, les surveillants, occupés et préoccupés chacun par ses propres soucis, personnels et parfois mesquins, enfin le contenu et la forme de l'enseignement lui-même qui est non seulement insuffisant et mal adapté aux besoins réels «de l'homme», mais encore mal maîtrisé, inachevé, dérisoire.

Cripure et le narrateur montrent que la pédagogie et l'enseignement sont *ridicules s'il n'y a pas*, d'une part, un minimum de conformité entre la pensée et l'action, le dire et le faire, et s'il n'y a pas, d'autre part, une certaine conviction et une croyance dans les autres et dans ce qu'on leur enseigne.

Or, aucune de ces conditions ne semble remplie dans Le Sang Noir, d'où ce sentiment de dérision qui marque tout le roman.

La dérision de l'enseignement commence par une désacralisation du personnage et du statut social de l'enseignant. Cette désacralisation se traduit par une peinture satirique et volontairement ridiculisante des professeurs Babinot, Nabucet, Cripure et leurs collègues du lycée.

Nous avons déjà attiré l'attention sur cet aspect de l'œuvre, dans la partie de ce travail consacrée à la description et à la technique du portrait utilisées comme procédés comiques. Nabucet et Babinot y apparaissent sous les formes de marionnettes ridicules, mais surtout comme des prestidigitateurs dont les excès sont tels qu'ils les enferment dans leur paraître et leur mensonge, limitant ainsi leur liberté de penser et d'agir sans masque.

Babinot est présent, dans sa classe, par sa «voix nazillarde» et le ton pompeux dont il abuse d'autant plus qu'il n'a rien à dire ; ce qui semble le plus attirer l'attention - et même l'adhésion - de ses élèves de ses «disciples».

Dérision de qui veut parler et enseigner tout en n'ayant rien à transmettre. Ce vide de savoir se traduit chez le professeur Babinot par un discours qui, non seulement n'a souvent aucun rapport avec ce que l'école doit enseigner (selon la philosophie de Cripure et apparemment celle du narrateur) mais encore un discours dont la pauvreté est cachée par un ensemble de «procédés rhétoriques» dont la fonction est de créer une illusion de trop-plein de connaissances et de compétences.

Or, les procédés utilisés par Babinot rejoignent ceux que l'on désigne traditionnellement comme étant des procédés «éminemment pédagogiques» : analyse-décomposition systématique du raisonnement afin de faire montre du cheminement logique de la pensée.

Ici, le cheminement logique de la pensée est perçu tant bien que mal, mais l'on découvre rapidement qu'il recouvre un vide (de sens) ! - Dérision d'une Forme qui ne sert plus qu'à se communiquer elle-même au lieu d'être un moyen efficace d'acquisition d'un Fond (le Savoir / Connaissance par exemple).

Babinot a enfin une ultime manière de masquer ses carences, grâce à la pratique de «l'art de faire accoucher les esprits». «C'est ce que je voulais vous faire dire», dit-il (1). Mais même là, le vieux procédé pédagogique de Socrate (la Maïeutique) prend «entre les mains» de Babinot et une coloration négative et le narrateur éclaire du même coup ce côté incomplet - inachevé - incertain, et parfois dérisoire et démagogique, qui fait partie de toute pédagogie et de toute méthode d'apprentissage. Cet aspect que génère toute pédagogie est justifié par le fait que l'équation Enseignant / Enseigné / Enseignement est constituée de variables subjectives difficilement mesurables et rarement prévisibles....

Le «cours» que fait Babinot devant ses élèves est révélateur. avant de nous le présenter, le narrateur nous fait part d'une réflexion de Cripure (qui fait aussi son cours dans une classe voisine) : Comme ses classes étaient longues, comme tout était long, en général ! (2).

Alors que Cripure trouve le temps long, Babinot s'étend, s'enflamme, fait traîner ses phrases, ses mots, tient en haleine ses élèves pour finalement leur transmettre une «information» dérisoire. Cela nous laisse une impression d'immenses gâchis de temps et d'énergie, quand nous savons déjà (grâce à plusieurs contextes figurant dans le roman) que c'est le personnage de Cripure qui a le plus de choses à dire - des choses «essentielles» - et que c'est justement lui qui n'arrive pas à faire passer son discours.

Nous sommes en présence de deux classes, simultanément, de deux manières d'enseigner, de deux hommes : un Cripure pressé et impatient (sinon impatienté) qui se pose une problématique touchant le sens de l'existence sociale de l'homme («Il poursuit, précipitant sa dictée : «La morale est une science ou un art qui enseigne aux hommes à se conduire dans la vie. Ecrivez donc !» (3) - et un Babinot, prenant son temps, parlant avec emphase et usant de gestes caricaturés à l'extrême, le tout pour simplement faire réciter à l'un de ses élèves les dates de onze sièges subis par Verdun dans l'histoire.

Non seulement Babinot n'est pas professeur d'histoire mais de français, mais son acharnement et l'orientation des questions qu'il pose montrent sa conception vétuste, fausse et même inhumaine de cette grande discipline qu'est l'histoire.

(1) *Le Sang Noir*, p. 165

(2) *Le Sang Noir*, p. 164.

Notre lecture du Sang Noir montre, avec d'innombrables illustrations, que le personnage principal de ce roman, Cripure, tourne tout en dérision. Son regard remet en question la cohérence et l'ordre apparents de tout ce sur quoi il passe: la société et ses valeurs, la philosophie, la morale, l'enseignement, les enseignants, les élèves, les hommes, et l'homme. Mais l'originalité de Cripure reste dans le fait qu'il n'échappe pas lui-même à son propre regard dénonciateur impitoyable, implacable:

«Pas moyen de fuir, même dans le vin ! Toujours spectateur de soi-même. Quant aux petits jeux avec les apparitions, il savait à quoi s'en tenir là-dessus. Grande habitude» (1).

Il se confond avec la Dérision définie comme méthode de perception du réel, comme instance qui juge, soupèse, jauge et fait éclater ce réel sans pitié, avec un sourire cynique, de manière satirique et sarcastique au point de le balayer, au risque de ne pas le remplacer par autre chose.

L'une des fonctions de l'écriture littéraire - et l'une des définitions données à la littérature - est d'ordonner le réel, de rendre intelligible, réconfortante, rassurante la «poussière éparse des événements, des souvenirs, des émotions», afin de favoriser cette réconciliation avec soi, cette paix intérieure et cette stabilité existentielle que réclame le sujet écrivain. Le récit romanesque classique est un reflet de cette volonté d'ordonner le temps et de maîtriser le monde par le mot, par le sens. Avec Cripure, nous sommes en présence d'une anti-écriture et d'une anti-littérature telles que nous venons de les définir.

Ce n'est pas par hasard si Guilloux fait à plusieurs reprises référence (dans Le Sang Noir et dans Les Carnets) à Nietzsche) où nous sont présentées la tentative de l'homme de donner un sens aux événements et à la vie en même temps que la vanité, l'inutilité et la dérision d'une telle tentative :

«Dans Nietzsche (Aurore) : «(...) Jeunes hommes très doués, martyrisés par la vanité, vous considérez que c'est votre devoir de dire votre mot sur l'événement (...) ; vous croyez que lorsque vous avez fait ainsi de la poussière et du bruit, vous êtes le carosse de l'histoire ! (...)»

L'événement du jour vous chasse devant lui comme de la paille légère, tandis que vous avez l'illusion de chasser l'événement. Pauvres diables !» (2)

Guilloux a été élève du philosophe Georges Palante (qui se suicidera, comme Cripure, avec un pistolet que Guilloux lui a offert par hasard...) auquel il voue une profonde admiration et une amitié sincère (3)

(1) Le Sang Noir, p. 204.

(2) L. Guilloux, Carnets, 1921-1944, p. 38 (avril 1926).

(3) ... sans pour autant suivre en tout le philosophe allemand : «Nietzsche a eu tort de confondre (...) l'esprit grégaire et l'esprit démocratique. L'esprit démocratique n'a pas précisément, à notre avis, d'autre raison d'être que d'être une affirmation de l'individualisme en face des tyrannies grégaires». Et cet «individualisme» tel que le comprenait Palante, «est la même chose que ce qu'on appelle encore la philosophie sociale libertaire» (extraits d'un article de Yannick Pelletier dans

Disciple de Shopenhauer, Palante professait un individualisme pessimiste, les deux étant indissociables. Pour lui, la société détruit l'essor de l'individu, leurs rapports étant nécessairement antinomiques. «Toute société est par essence despotique», son but est de subordonner l'individu par de multiples moyens: rites, cérémonies, institutions, ne fonctionnent que grâce à une hypocrisie fondée sur l'esprit grégaire.

Nous avons déjà présenté dans Le Sang Noir cette problématique du rapport de l'individu à la société. Cette problématique est très explicitement posée par le professeur Cripure, devant ses élèves, cela à un moment capital de la diégèse: celui où se déroule le cours de morale et que nous avons analysé pour comparer deux variantes de la pédagogie, celle de Babinot et celle de Cripure. «Ainsi parlait Cripure» (Zarathoustra ?) :

«- Une question se pose : celle de savoir si la morale individuelle doit être subordonnée à la morale sociale, ou au contraire la sociale à l'individuelle, ou si les deux morales doivent être juxtaposées et bénéficier de droits égaux. Selon certains philosophes...» (1).

Palante, comme Nietzsche, dirige ses sarcasmes contre l'esprit grégaire (2). Et c'est en cela qu'il rejoint le personnage de Cripure.

Mais si Cripure condamne, s'inscrit en faux contre toute subordination de l'individu à la société, c'est au nom de la vérité qu'il le fait. Car cette dernière n'a pas de plus grand ennemi que le conformisme, la répétition, la stagnation, l'acceptation - en un mot la paresse que crée l'habitude, la léthargie. ce que Cripure veut à tout prix (même au prix de sa vie : son suicide) faire triompher, c'est la pensée elle-même, définie à priori c'est-à-dire sans tenir compte de ce auquel elle s'applique : ce qui est pensé. C'est cela que Cripure veut enseigner: communiquer, initier à une méthode de saisie du réel, de l'imaginaire et du savoir. Et cette méthode, c'est la Dérision. Cripure enseigne mais il enseigne qu'il ne faut pas, qu'il ne faut jamais enseigner quelque chose en le posant comme définitif, inaltérable et immuable (puisque ce quelque chose est aléatoire, changeant, éphémère et il y a un risque d'enfermer la pensée, de la rendre stérile).

Cripure enseigne la Dérision.

La Dérision est une méthode d'analyse, de perception et de compréhension parce qu'elle crée cette distance, essentielle et nécessaire, entre le sujet pensant et l'objet pensé. Le résultat de toute étude et de toute recherche prétendant à la vérité, à la crédibilité et à la scientificité, dépend de cette distance, de ce détachement par rapport à l'événement considéré.

Cette distance (ce recul) est acquise grâce au phénomène du rire qui démystifie tout.

Le philosophe Alain écrivait : «Penser, c'est dire non (...) Non à quoi ? Au monde, au tyran, au Prêcheur ? Ce n'est que l'apparence. En tous ces cas-là, c'est à elle-même que la pensée dit non. Elle rompt l'heureux acquiescement. Elle se sépare d'elle-même. Elle combat contre elle-même» (3)

(1) Le Sang Noir, p. 168.

(2) ... sans pour autant suivre en tout le philosophe allemand : «Nietzsche a eu tort de confondre (...) l'esprit grégaire et l'esprit démocratique. L'esprit démocratique n'a pas précisément, à notre avis, d'autre raison d'être que d'être une affirmation de l'individualisme» tel que le comprenait Palante, «est la même chose que ce qu'on appelle encore la philosophie sociale libertaire» (extraits d'un article de Yannick Pelletier dans Le Monde du 15 août 1975).

Nous avons là un portrait de Cripure. Nous pouvons substituer le nom de ce personnage au verbe Penser et cette citation reste «tout» aussi cohérente et véridique. Cripure est un Cri pur, mais il est aussi, il est surtout une Pensée pure.

Cette redéfinition de la Pensée (de l'acte de Penser) tire sa légitimité du fait que la notion même de vérité est problématique. Ce mot, utilisé pendant des siècles au singulier (La Vérité), prend tout à coup des dimensions nouvelles et il apparaît alors qu'il n'y a pas UNE mais DES vérités, appelées elles-mêmes à changer avec le temps. d'où une redéfinition du concept de vérité parallèle à celle du concept de Pensée :

«La vérité est momentanée pour nous hommes, qui avons la vue courte. Elle est d'un instant, d'une situation. il faut la voir à ce moment là, pas avant ni après, en ridicule maxime» (1).

...«ridicule maxime», maxime ridicule, voilà ce que peut devenir «la vérité», ce que peut devenir toute «érité». Et c'est le rire, le «ridicule» qui peut nous préserver de l'illusion de vérité.

C'est à partir de cette conception de la vérité et de la pensée que Cripure entrevoit la Dérision comme méthode d'enseignement sinon comme la méthode d'enseignement par excellence. Car dans un monde où tout fuit, où les repères s'estompent, où l'absurde éclate de partout, la seule attitude cohérente et conséquente est d'adopter une position d'ouverture permanente, d'attente et d'indépendance, de détachement et de distanciation vis-à-vis de ce réel instable et changeant. Cette perpétuelle attente, cette indépendance, cette absence de pré-jugés, et ce détachement par rapport au réel sont acquis grâce à la Dérision et à son rire qui peut tout couvrir et introduit le scepticisme partout. Car, comme la Pensée («absolument parlant» comme dirait Hegel), la Dérision nie, réfute, se rie de tout y compris d'elle-même. Le rire est un refus, une distanciation. comme la Pensée, la Dérision dit non.

C'est pourquoi nous pouvons assimiler le personnage de Cripure à la Dérision aussi bien qu'à la Pensée. Car Cripure refuse tout compromis, abhorre tout équilibre et est allergique à toute quiétude, à tout sentiment de suffisance, à toute vérité tracée, à toute vérité définitive. Cripure est un «anti», et il l'avoue lui-même :

«Le monde va mourir à cause de la moraline, mon cher. Que dirait Nietzsche ? Et que devons-nous dire, nous autre les Antis ?» (2)

Cripure est défini par son acte même de nier, de dire non. Il semble dire : «je dis non, donc je suis» ou plutôt «je dis non, donc je pense donc je suis».

Le Non Cripurien est associé à la notion de vérité et s'exprime dans une forme: la Dérision. C'est un rire absolu, permanent et transcendantal. Ce non est associé à la notion de vérité et à celle du savoir.

Cette relation entre Rire et Vérité, Rire et Savoir fonde celle que nous avons établie entre Dérision et Enseignement. Après avoir évoqué l'influence, chez Guilloux, de Palante et de Schopenhauer, il nous paraît que celle de Nietzsche est importante pour comprendre cet aspect de l'œuvre qui a trait à l'enseignement et à la dérision (3).

(1) Alain, *op. cit.*

(2) Le Sang noir, p. 205.

(3) c'est grâce à son ancien professeur Georges Palante, que L. Guilloux s'est familiarisé avec ces deux penseurs. Voir

... ces extrêmes du «gai savoir» provient, d'essence est, que Cripure est aussi, par certains côtés, un héros nietzschien.

«(...) Mais jamais tu n'en trouveras un qui sache te tourner en dérision, toi l'individu particulier, même en ce que tu as de meilleur, et te faire sentir, autant que l'exigerait la vérité, ta misère de mouche et de grenouille ! En effet, pour savoir rire de soi comme il faudrait que l'on rie, mais d'un rire qui éclate du «fond de l'entière vérité» - les meilleurs esprits jusqu'alors n'avaient pas assez le sens de la vérité, et les plus doués trop peu de génie ! Peut-être le rire lui aussi a-t-il encore un avenir ! Et cela lorsque la thèse: «l'espèce» est tout, le particulier n'est personne» - se sera incarnée dans l'humanité et qu'à tout instant cette ultime libération, cette ultime irresponsabilité sera accessible à chacun. Peut-être alors le rire se sera-t-il allié à la sagesse, peut-être alors n'y aura-t-il plus d'autre savoir que le «gai savoir». Mais pour l'instant, il en va encore tout autrement, la comédie de l'existence n'a pas encore pris «conscience d'elle-même» et nous sommes encore à l'époque de la tragédie, à l'époque des morales et des religions. (...) (1).

L'impatience de Cripure, son irritation constante contre les autres mais surtout contre ses élèves, son «regard sarcastique» et sceptique qu'il promène sur sa classe, sa volonté d'introduire et de faire apparaître la dérision que contient chaque chose - tout cela se trouve aussi curieusement justifié, légitimé par le philosophe allemand.

Nous comprenons enfin pourquoi le maître Cripure n'est satisfait ni de son élève Lucien (constamment tourmenté et prenant à son compte et à cœur les problématiques développées par son maître) ni de cet autre groupe d'élèves (qu'il traite de «salles bourgeois», «de cancre», de «sale racaille», etc...) représenté par l'élève Gentric (l'un des élèves est traité d'«émule de Gentric» par Cripure). Tous sont pour Cripure des «disciples indésirables». Dans son «Gai Savoir», Nietzsche explique pourquoi ces disciples sont indésirables, et en quoi toute tentative d'enseigner et d'initier peut être une dérision si l'on ne prend pas la précaution d'être perpétuellement prêt à dénoncer toute vitrification de la pensée :

«- Disciples indésirables» - Que ferais-je de ces deux adolescents ! s'écriait avec humeur un philosophe qui «corrompait» la jeunesse comme jadis Socrate l'avait corrompue, - ce sont pour moi des disciples indésirables. Celui-là ne sait pas dire non, et celui-ci dit à tout propos: «d'une certaine manière». A supposer qu'il saisisse ma doctrine, le premier en aurait trop à «souffrir», car ma manière de penser exige une âme belliqueuse, une volonté de faire souffrir, un plaisir à dire non, une peau dure - il succomberait à ses blessures apparentes et intérieures. Et quand au second, il s'arrangerait pour faire de toute sa cause qu'il soutiendra une cause médiocre en lui donnant la forme d'un compromis - pareil disciple, je le souhaite à mon ennemi !» (2)

AHMED OULD GAOUAD

(1) Nietzsche (Friedrich) Tome V des Œuvres complètes, Le Gai Savoir, Gallimard, 1982, p. 50.